



Robert Guédiguian à la Mostra de Venise en 2016 — Photo: Andrea Raffin / Shutterstock

Robert Guédiguian

Le cinéma est un service essentiel

H-PAUL CHEVRIER

On a l'âge de sa bibliothèque, c'est pourquoi mes cinéastes préférés sont toujours actifs et m'apparaissent nécessaires parce qu'ils témoignent de leur société et de leur époque. Des cinéastes engagés comme Ken Loach, Aki Kaurismäki, Nanni Moretti, les frères Dardenne et Robert Guédiguian réfléchissent à la manière dont nous vivons les uns avec les autres, selon qui et où nous sommes. Ils revendiquent une société à visage humain, avec moins d'inégalités et plus de solidarité. De ce petit groupe, le Français Guédiguian est le plus convaincu de ne pouvoir faire qu'une chose : tenter de rendre le monde plus supportable.

Robert Guédiguian se définit comme un cinéaste de quartier. Depuis 1980, Il réalise tous ses films à Marseille, parce que toutes les histoires du monde peuvent se passer à Marseille, et plus particulièrement dans le quartier populaire de l'Estaque, dont les mutations géographiques et sociales s'avèrent universelles. Guédiguian tourne tous ses films avec la même équipe de techniciens et de comédiens, entre autres ses amis Gérard Meylan, Jean-Pierre Darroussin et Ariane Ascaride (qui est aussi son épouse). Par ailleurs, le cinéaste produit lui-même ses films, dans un collectif, Agat Films & Cie¹.

Le cinéma de Guédiguian rend compte de l'évolution de la société française. Depuis 40 ans, le cinéaste a témoigné de la fin de l'ère industrielle et de la disparition des droits des ouvriers tout comme il dénonce actuellement l'ultralibéralisme et l'« uber-exploitation » des travailleurs. Il filme de petites gens qui essaient de comprendre ce qui leur arrive et qui se préoccupent des autres. Il sait leur rendre leur dignité et leur donner de grandes aventures. Dans le film **Dieu vomit les tièdes** (1991), il leur fait prêter serment : « Nous, fils de pauvres, jurons de nous battre jusqu'à la mort... pour que vienne un jour où tout le monde sera riche sans être capitaliste. »

Il faut réenchanter le monde

En 1993, Guédiguian réalise pour la télévision **L'Argent fait le bonheur**. L'histoire se déroule dans une cité de Marseille qui compte 953 habitants, 456 chômeurs, 302 alcooliques, 251 voleurs, 220 fascistes, 220 intégristes musulmans, 190 drogués, 59 séropositifs... et un curé qui ramasse les seringues. Porte-parole du cinéaste, celui-ci navigue entre les valeurs chrétiennes et les utopies communistes. Quand deux bandes rivales décident de séparer physiquement la cité en traçant sur le ciment la ligne jaune du racisme, les conflits s'enveniment, surtout à cause de la drogue. Simona réquisitionne l'église en tôle du curé, convoque les mères de famille; ensemble, elles tentent de redonner aux gens une conscience de classe. Pour réconcilier les enfants avec leurs pères (tous en prison), elles organisent un voyage en autobus scolaire... pour leur permettre de dévaliser une banque. Parce qu'il faut leur apprendre l'essentiel, la devise du film va comme suit : « Ne soyez pas mendiants, soyez voleurs... et solidaires. »

En 1997, Guédiguian obtient la reconnaissance internationale avec **Marius et Jeannette**, une histoire d'amour entre deux quadragénaires, Jeannette, la grande gueule, mère de deux enfants nés de maris différents et caissière dans un supermarché, et Marius, le faux boiteux, gardien solitaire d'une cimenterie en démolition. La force du film, c'est de lier le thème du couple à celui du groupe et d'élargir le foyer aux dimensions du voisinage. Il y a Caroline la communiste qui organise des retrouvailles chez les rescapées des camps, Justin le professeur à la retraite capable d'expliquer aux enfants l'existence de Dieu ou la bêtise des intégristes musulmans, Monique qui harcèle son mari Dédé parce qu'il a déjà voté pour le Front national, lui qui ne comprend jamais rien... Bref, des gens préoccupés par les problèmes de chômage, de précarité, d'intolérance et de racisme. La cour mitoyenne des appartements, avec ses fenêtres ouvertes, devient le petit théâtre d'une vie communautaire chaleureuse. Cette célébration de la parole n'a pas peur des émotions, elle favorise des

1. La coopérative a produit, entre autres, **My Sweet Pepper Land** (Hiner Saleem, 2014) et **Le Jeune Karl Marx** (Raoul Peck, 2017).